

Le Monde des Plantes

INTERMÉDIAIRE DES BOTANISTES

REVUE INTERNATIONALE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Bibliographie, Informations, Renseignements, Offres, Demandes, Echanges

Compte Chèques Postaux : Ch. DUFFOUR, Bordeaux, N° 4969

ABONNEMENT
UN AN..... 5 francs
Le numéro : 1 franc.
Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier
Toute personne qui ne se désabonne
nera pas sera considérée comme
reabonnée

Fondateur : H. LÉVEILLÉ, ☉

Directeur : Ch. DUFFOUR, ☉ I. ☉

DIRECTION
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
16. rue Jeanne-d'Arc
AGEN (Lot-et-Garonne)
FRANCE

SOMMAIRE

Offres et Demandes. — Variétés. — Géographie botanique. — Bibliographie.

OFFRES ET DEMANDES

A céder :

1° Bulletin de la *Société mycologique*, tout ce qui a paru jusqu'en 1912;

2° 20 volumes de la *Société d'Horticulture de France* avant 1912.

S'adresser à M. GAGNEPAIN, Muséum d'Histoire naturelle (Botanique), 57, rue Cuvier.

M. P. CHOUARD, 10, rue de l'Est, Melun (Seine-et-Marne), serait très désireux de connaître les notes ou les travaux déjà parus concernant les régions des étangs de Luxeuil, Faucogney, Corravilliers (Haute-Saône et Vosges) et du Massif de Neouvielle (Hautes-Pyrénées), tant aux points de vue touristique, géologique, zoologique que botanique — et plus particulièrement ayant rapport à la flore des végétaux vasculaires et des algues.

Société française

X Le fasc. II de exsiccata de la *Société française* a paru. Il renferme 396 numéros. Un exemplaire de ce fascicule est disponible. S'adresser au *Monde des Plantes*.

VARIÉTÉS

Monographies spécifiques PAR F. GAGNEPAIN

On comprend généralement qu'étudier la botanique, c'est avoir une boîte verte, c'est l'emporter dans ses courses à la campagne, c'est l'emplir des plantes qui intéressent, c'est les étudier, les préparer pour l'herbier. Il y a même des amateurs, je n'ose dire des

botanistes, qui se contentent plus simplement: ils récoltent, augmentant leur herbier qui est toute leur ambition, sans s'efforcer de connaître les plantes autrement que par leur nom. C'est heureusement la minorité et beaucoup d'autres arrivent à une connaissance précise, raisonnée, en vue de publier un petit catalogue ou une flore locale, riches en renseignements géo-botaniques. C'est ainsi que j'ai commencé et j'aurais mauvaise grâce à décourager ces occupations véritablement intelligentes et botaniques.

Mais, quand on a le bonheur d'habiter la campagne, qu'on dispose d'un coin de jardin, il y a d'autres manières, fructueuses et utiles, d'étudier les plantes qui peuvent de bonne heure solliciter le botaniste.

Le vent est aux hybrides; on s'efforce d'en découvrir dans les champs et on a raison. On peut ne pas s'y tromper si on a de l'expérience et du flair, mais les plus certains des hybrides, ce sont ceux que l'on obtient par expérience.

Les monstruosité sont aussi à l'étude et il y a un véritable intérêt à découvrir des cas tératologiques, à les décrire même quand ils l'ont été déjà, à en pénétrer les causes. Mais que l'on n'oublie pas que la cause tératologique est certaine quand on a produit le monstre par expérience et que l'on ajoute à la connaissance qu'on peut avoir de ce monstre en en obtenant, par la culture, des générations successives.

Quand on a le bonheur d'habiter la campagne, que de problèmes vous sollicitent! : étude microscopique des pollens vivants et leurs rapports avec la classification générale; celle des germinations qui sont si peu connues; expériences de culture pour comprendre et expliquer les variations des plantes suivant les sols, les stations, la lumière, l'humidité, etc...

Mais il existe une étude qui ne semble pas

avoir été entreprise encore : c'est la monographie spécifique. Qu'est-ce donc qu'une monographie spécifique ?

On sème une graine ; on la suit dans sa germination ; on observe la plante grandir, se développer, devenir adulte ; on étudie ses fleurs dans toutes leurs parties ; on assiste à la fécondation et au développement de l'ovaire, à la déhiscence du fruit, à la dissémination des graines ; celles-ci sont l'objet d'une étude détaillée dans leur forme, leur taille, leur couleur, leur structure, etc... Le cycle de l'étude est fermé ; il ne s'agit plus que de rédiger ses observations au moyen de ses notes et de ses multiples dessins qui complètent si avantageusement toutes les notes possibles. La rédaction terminée, accompagnée de dessins, la monographie spécifique est faite.

Quelle est l'utilité d'une telle étude ? Elle est multiple ; elle est féconde.

Au point de vue de la formation individuelle du botaniste, je ne sais rien de plus important. La monographie spécifique implique une observation attentive, aiguë, toujours en éveil ; et pour bien voir, l'intelligence avisée, le sens critique, la curiosité des *pourquoi* et des *comment* sont de tout instant. Nécessité de se documenter par des traités généraux pour saisir un cas particulier, par quoi le traité froid devient vivant par le cas qui le concrétise ; résultat : compréhension totale d'un cas difficile, par exemple le passage de l'ovule à la graine (placentation, direction, attache, enveloppes, différentes parties de la graine). Il n'y a pas, pour le botaniste, de meilleure formation, de meilleure école, et dût-il laisser éternellement dans ses cartons, sans la publier, cette monographie, elle lui aura été utile en la faisant : elle lui sera utile quand il la lira à nouveau.

Mais je suis fondé à penser et à dire que quelle que soit l'espèce choisie, si vulgaire soit-elle, le chercheur intelligent fera des découvertes. Personne encore, que je sache, n'avait vu avant que j'ai fait une analyse complète de la fleur du genêt à balais, qu'elle comporte deux sortes d'anthers, les unes basifixes, les autres dorsifixes. Peu de flores indiquent vraiment les différences réelles entre le *Circeæ luteiana* et le *C. alpina*, parce que les floristes n'avaient pas pris la peine de voir et de décrire le système racinaire et la différence du disque des deux fleurs.

Une monographie spécifique nous dirait pourquoi la Ficaire donne des bulbilles à l'aisselle des feuilles dans certains cas où elle ne graine pas et ne présente pas de bulbilles mais des graines dans une station différente ; elle nous dirait, cette monographie, que la Ficaire, qui a 3 sépales comme beaucoup de monocotylédones, présente, lors de sa germination, 2 cotylédons soudés en un seul et qu'elle est vraiment une fausse dicotylédone.

La monographie de la vulgaire Lysimaque Monnayère nous expliquerait pourquoi elle fructifie si rarement en fleurissant à profusion

et peut-être qu'il y a là un cas de pléthore qui détermine l'atrophie complète des pollens. Ceci nous amènerait à formuler une loi physiologique extrêmement intéressante et qui connue, par quelques exemples seulement, mérite d'être précisée et généralisée à la fois. Ainsi une monographie spécifique comprend toutes les botaniques : morphologie, physiologie, biologie, anatomie même.

Si dans l'enseignement supérieur, à la Sorbonne, au P. C. N., des monographies étaient exigées, on verrait l'enseignement plus fructueux amenant des vocations durables. Une monographie spécifique serait une toute petite thèse sans prétention, mais une thèse tout de même.

À l'école primaire, il faudrait mettre la monographie spécifique au niveau de l'enseignement élémentaire qui s'y donne et là elle aurait toute sa valeur éducative en obligeant les enfants à observer par eux-mêmes.

C'est un des plus dévoués, des plus zélés, des plus intelligents parmi les instituteurs parisiens qui m'a parlé longuement de la monographie d'une plante à l'école primaire comme la plus capable d'ouvrir les yeux et l'intelligence des écoliers aux choses de la nature.

Quelle idée maitresse présidera au choix des monographies à élaborer ? Je pense qu'il faut commencer par les espèces les plus vulgaires : Ficaire, Lysimaque Monnayère, Benoîte, Mercuriale annuelle, etc., qui se trouvent partout et qui ne sont peut-être pas les moins intéressantes botaniquement, parce qu'elles sont les plus dédaignées, donc les moins bien connues.

Il m'apparaît que si on choisissait une espèce par famille ou sous-famille française de plantes, ce serait un bon début. Celui qui élaborerait cet ensemble ferait pour sa formation œuvre très profitable, et, quand cet ensemble serait publié, les professeurs des enseignements supérieur, secondaire et les instituteurs primaires trouveraient là des exemples valables, des guides utiles pour leurs élèves, sans oublier que les botanistes y trouveraient à glaner amplement au point de vue documentaire.

Qui donc pourrait se charger de ces études que j'ai nommées les monographies spécifiques ? Je réponds : D'après ce qui a été dit plus haut, tous ceux qui éprouvent le besoin de se donner une formation botanique, tous ceux qui s'intéressent à des points restés obscurs dans l'histoire d'une plante vulgaire.

Mais en raison de l'intérêt pédagogique qui s'attache à ces travaux, il semble que les professeurs des trois ordres d'enseignement pourraient s'y livrer plus utilement encore. Et en ce qui concerne les écoles primaires, les instituteurs, qui ont plus que d'autres le sens du niveau en éducation, seraient tout désignés pour faire ces études complètes autant que possible d'abord dans leur intérêt personnel et avec l'ambition de découvrir du nouveau ; ensuite par souci professionnel et en adap-

tant les résultats de leurs recherches à la mentalité des enfants des écoles élémentaires ou primaires supérieures.

L'*Erigeron mucronatus* D. C.

En outre des stations de cette plante nouvellement naturalisée, citées par MM. THELUNG et GERBAULT dans de précédents articles, je signale les localités suivantes :

Antibes (A.-M.). Un exemplaire est apparu en 1919 au bas de l'avenue Bel-Air. La plante y est maintenant assez abondante.

Quimperlé (Finistère). Extrêmement abondante. Elle couvre les murailles qui enserrant l'Hellé et la Laita dans la traversée de la ville.

J'ajouterai, au sujet de la nomenclature de cette plante, que le très regretté JEANPERT lui-même l'avait prise tout d'abord pour le *Witladinia triloba*.
CHOUARD.

Catalogue des Halophiles et Salinariées (climat lusitanien), par A. FÉRET (suite).

Olivier et Oranger

L'olivier ne dépasse pas 450 à 500 m. d'altitude en Algérie. Cependant, dans certaines parties bien abritées, on en trouve entre 800 et 850 m. Il supporte 7 à 10° d'un froid sec et de courte durée. Altitude correspondante de 800 à 1.000 mètres.

Arbres et Ligneux

Les plantes du climat tropical, dans nombre de cas, peuvent être utilisées dans la zone maritime du littoral, car, sur les bords de la mer, la température est plus régulièrement chaude que sur le continent. Il se peut qu'un certain nombre atteignent une taille moins élevée et que la fructification soit défectueuse, mais beaucoup de végétaux pourront rendre des services, soit comme utilités variées, soit comme agrément. Il n'y a donc pas lieu de les répéter dans ce climat.

Une mention spéciale doit être faite pour la vallée du Jourdain qui, par sa position resserrée, est citée comme apte à recevoir les végétaux des climats tropicaux ou tout au moins chauds et même, dans bien des cas, les plantes désertiques.

En plus des végétaux cités dans l'ensemble suivant, il semble que l'on peut introduire dans le climat méditerranéen les sujets variés ci-dessous en tenant compte de leur utilité :

Ceroxylon Andicola Humb. produit une cire végétale utilisée pour la fabrication des bougies et la céroxyline.

Corypha cerifera Mart. donne une cire végétale qui, mêlée à celle des abeilles, sert à différents usages domestiques.

Musa paradisiaca L. est cité comme existant en Palestine, près d'une source sulfureuse et thermale.

Vanilla aromatica Swartz. Amérique méridionale, parties abritées des rivages. Cette espèce pourrait réussir dans les régions du midi de la France. On pourrait obtenir des

résultats sur les côtes de l'Algérie, dans les parties bien exposées ; de même autour des lacs salés (mais non les chotts et sebkas, dont la salure serait trop forte) et les oasis pour lesquelles ces végétaux constitueraient une ressource supplémentaire appréciable.

(A suivre.) A. FÉRET.

Rosæ Galliæ

DEUXIÈME SÉRIE

N° 21. — *Rosa stylosa rubiginosa* Ry et Lambert, in Bull. de Géog. bot. 1911, p. 78. — *Rosa Bengyana* Ry et Lamb. loc. cit.

Rubiginosæ spuria. Groupe : *Stylosoides*.

Description princeps : « Arbrisseau peu « élevé, à port lâche et à tiges sarmenteuses. « Aiguillons à peine arqués, entremêlés d'acicules sur les jeunes rameaux au-dessous « des pédoncules. Folioles ovales-lancéolées, « brièvement aiguës, ou elliptiques-lancéolées, « atténuées aux deux extrémités, à dentelure « composée, glanduleuse, chargées sur les nervures et sur tout le parenchyme de nombreuses glandes à peine odorantes ; pédicelles « glanduleux, sépales extérieurs un peu glanduleux, plus ou moins étalés et tardivement « caducs ; corolle presque blanche, disque « plus ou moins conique, styles glabrescents « ou poilus, parfois subétagés. » l. c.

A cette description, je dois faire la correction suivante : Corolles d'un rouge vif devenant rapidement rose clair, puis presque blanches.

La découverte de deux autres stations, l'une : chemin du Ravoy, à Biou, commune de Jussy-Champagne ; l'autre : haie au-dessous du domaine des Chapelles, c° de Raymond, ont confirmé ma croyance à un hybride. Les glandes sous-foliaires sont, chez tous les individus, très abondantes et peu odorantes, et la plupart des rameaux portent des acicules au-dessous des pédoncules, eux-mêmes fortement glanduleux.

Tous les fruits ont le disque nettement conique.

Le plus souvent, le port est celui du *R. stylosa* ; cependant plusieurs buissons du Ravoy ont la taille courte et l'aspect touffu du *R. rubiginosa*.

Les fruits paraissent bien conformés et fertiles ; cependant les trois semis que j'ai faits n'ont donné aucun résultat. LAMBERT.

N° 22. — *Rosa chlorantha*, Sauzé et Maillard, Fl. Deux-Sèvres, 2° partie I, p. 223 ; *R. stylosa*, Desv. var. *chlorantha*, Corb. add. Fl. Norm., p. 9 ; Ry et Cam. Fl. de F., 6, p. 284 ; *Rosa stylaris*, § *leucochroa* (p. p.), Gentil, hist. Ros. Sarthe, p. 113.

Specimens répondant exactement à la description de Sauzé et Maillard (l. c.) et identiques à ceux de l'« Herbarium de la Flore des Deux-Sèvres ». « Folioles munies de quelques « poils épars à la face supérieure, pubescentes en dessous ; fruit subglobuleux... »

FOUILLADE.

Section : *Stylosæ*, Crépin. — *Pubescentes*, Crépin. A. FÉLIX.

N° 25. — *Rosa Aunisiensis*, Fouillade, Note sur qq. Rosiers Char.-Inférieure in Bull. acad. géogr. bot., 13 (1904), p. 335.

Synstylæ DC. (Crépin emend.). — *A. Sempervirentes*, Déséglise.

Ce rosier existe toujours dans la station où je le découvrais en 1903. Il s'y maintient et se propage par l'enracinement de ses longs rameaux flagelliformes. Je ne l'ai pas rencontré ailleurs.

Il diffère de *R. sempervirens* et de *R. pervirens* par ses styles en colonne deux fois plus courte, plutôt agglutinés que soudés, plus ou moins séparés après l'anthèse.

Il diffère en outre : du *R. sempervirens* par ses folioles plus minces, la plupart tardivement caduques (en hiver), ses bractées non réfléchies après l'anthèse; du *R. pervirens* par ses feuilles, la plupart 5-foliolées, à folioles entièrement glabres, ainsi que les pétioles, d'un vert plus foncé en dessous, plus luisantes en dessus, ses styles très hérissés, etc. Les sépales se terminent en pointe un peu élargie, parfois subfoliacée; les extérieurs sont ordinairement munis en outre de quelques très petits appendices latéraux filiformes. Les fruits avortent souvent.

M. Rouy (in litt.) auquel j'en avais soumis des échantillons, avait cru y voir un hybride de *R. sempervirens* et de *R. stylosa* (var. *immitis* ?).

La fécondité très atténuée de ce rosier, le caractère de ses sépales peuvent justifier cette opinion. Mais étant donné, d'une part, que *R. sempervirens* a parfois les sépales terminés en appendice subfoliacé (par exemple la var. *submoschata*, Ry, qui existe à Tonnay-Charente), que les fruits sont souvent avortés dans le *R. pervirens* non hybride et même dans le *R. sempervirens*; que, d'autre part, dans le *R. aunisiensis*, les feuilles sont la plupart 5-foliolées, les pédicelles longs et grêles, les stipules (même les supérieures) nullement dilatées, le disque presque plan, que le port est exactement celui du *R. sempervirens*, l'intervention du *R. stylosa* me semble tout au moins douteuse. Jusqu'à plus ample informé, je considère ce rosier comme étant à la fois une variation locale et une forme anormale du *R. sempervirens*.
FOUILLADE.

N° 24. — *Rosa pervirens* Grenier, var. *parvifolia* Ry, in Ry et C. Fl. de Fr. VI, p. 241.

Synstylæ, DC. (Crépin emend.). — *A. sempervirentes* Desegl. C'est la forme du *R. pervirens* la plus répandue aux environs de Tonnay-Charente; elle est plus commune même que le *R. sempervirens*.

Non hybride, le *R. arvensis* n'existant pas dans la région (voir l'observation relative à la var. *latifolia*).
FOUILLADE.

N° 25. — *Rosa pervirens* Gren., var. *latifolia* Ry, ap. Fouillade, note sur qq. Rosiers

Charente-Inférieure in Bull. acad. géog. botan. 13, (1904), p. 334.

Synstylæ DC. (Crépin emend.). — *A. sempervirentes* Déségl.

« Ne diffère, m'écrivait M. Rouy en 1903, de la var. *ovalifolia* que par les folioles plus grandes et plus largement ovales encore et les styles plus nettement poilus. »

Bien que les fruits avortent très souvent, toute présomption d'hybridité me semble devoir être écartée, l'absence totale du *R. arvensis* dans la région ne permettant pas de considérer ce rosier comme un *R. sempervirens arvensis* et toute autre combinaison étant inadmissible.
FOUILLADE.

N° 26. — *Rosa systyla* Bast. s. var. *oblonga*.

Cette forme diffère du type par ses fruits allongés, oblongs, également rétrécis aux deux bouts. Je n'en ai rencontré que deux pieds, à quelques mètres l'un de l'autre, alors que le type est C. autour de Tonnay-Charente.

FOUILLADE.

Stylosæ DC (Crépin emend.). — *Collinæ*, Crépin. A. FÉLIX.

N° 27. — *Rosa pumila arvensis*, β *superarvensis*. — *Rosa Schleicheri*, H. Braun, teste Ry et C. Fl. de F. VI, p. 263; *R. hybrida* Schleicher, Boreau, Fl. cent. ed. 3, n° 829; Déségl., Ros. Centre n° 14 (p. p.) et auct. (p. p.) *Rosa Gallica* \times *arvensis*, auct. (p. p.).

Gallicanæ spuria. — Groupe *Arvensoides*. Ce Rosa, que Rouy (Fl. de F. XIII, p. 515) a assimilé au *R. schleicheri*, var. *flexilis*, Rouy, = *Rosa geminata* Boreau, en diffère notamment par ses rameaux qui ne sont nullement flexueux. Il a les tiges rampantes du *R. arvensis*, var. *repens*, auprès duquel il croît, des rameaux dressés de 30 cm. de hauteur, une fleur absolument blanche.

L'influence du *R. pumila*, son autre parent, ne se manifeste que dans la taille des fleurs, doubles de celles du *R. arvensis*, un peu veloutées, dans la pubescence des styles, et dans les folioles, plus grandes et plus fermes. La fleur en bouton porte extérieurement, à son sommet, un léger liseré rouge.

La disjonction des caractères des parents y est donc très accentuée: d'où une stérilité complète; les rares fruits qui nouent sont des faux fruits ne renfermant aucune graine.

Croît avec ses deux parents.

LAMBERT.

N°s 28-29. — *Rosa Jundzilli* Besser, Crépin, Primit. XIV, in Bul. Soc. roy. bot. Belgique, t. 18 (1879), pp. 364-375; et auct.

Gallicanæ spuria. — Groupe *Caninoides*. Nous publions ces deux numéros, provenant de deux buissons différents, et à peu près identiques au n° 20 (*R. flexuosa*), afin d'en faciliter la comparaison avec le *R. Gallica*.

On remarquera que ces trois formes: 1° se rapprochent du *R. Gallica* (question de taille

mise à part), beaucoup plus qu'on est porté à la croire d'après les descriptions ;

2° Qu'elles ont un rapport étroit avec certains hybrides *Gallica* × *canina*.

« La place naturelle de cette espèce me « paraît être, comme je l'ai déjà dit, à côté du « *R. Gallica*.

« Elle se distingue du *R. Gallica* : 1° par « sa taille plus élevée ; 2° par ses aiguillons « plus robustes, très rarement et accidentel- « lement mélangés d'aiguillons sétacés-glan- « duleux dans les entrenœuds supérieurs des « ramuscules florifères ; 3° par ses feuilles « caulinaires et ses feuilles moyennes des ra- « muscules florifères 7-foliolées ; et non 5- « foliolées ; 4° par ses folioles d'une autre « forme et plus longuement atténuées-aiguës, « à dents moins ouvertes ; 5° par ses stipules « supérieures et ses léractées plus dilatées ; « 6° par son inflorescence qui est moins pau- « ciflore ; 7° par sa corolle d'une couleur « moins foncée. » (Crépin l. c.)

L. SEGRET et A. FÉLIX.

N° 30. — *Rosa sempervirens* L. — Varia-
tion *leiostyla*.

Synstylæ. — A. *Sempervirentes*.

Le *Rosa sempervirens* a les styles habituel-
lement velus ; « très rarement glabres » (Ry
et C. Fl. de F., VI, p. 238), « parfois glabres »
(Burnat, Fl. Alp. Mar. III, 1^{re} partie, p. 23).

Déséglise ne donne des « styles glabres »
qu'au *R. prostrata*, DC, qu'il sépare du *R.*
sempervirens et que Burnat (l. c.) rapproche
de la variété ♂ *microphylla* DC.

Dans ce numéro, il ne s'agit que d'une
forme à « styles glabres » du *R. sempervirens*
L., remarquable aussi par l'avortement de la
plupart des fruits (sans qu'il soit possible d'y
voir la moindre preuve d'hybridité).

Faut-il voir dans ces deux modifications :
glabrité des styles et avortement partiel des
carpelles une conséquence de l'extension du
R. sempervirens en dehors de son aire, comme
le pense l'abbé Coste (in litt. 18 septembre
1916), nous ne le croyons pas, tout au moins
en ce qui concerne la première de ces modifi-
cations, puisqu'elle se produit aussi dans la
région méditerranéenne d'après M. Burnat.

A. FÉLIX.

N° 31. — *Rosa dumetorum*, Thuill. ; varia-
tion *pseudo-comosa*, Sect. *Canina*. — E : *Pu-*
bescences, Crép. ; groupe *dumetorum*.

A les folioles pubescentes, simplement den-
tées de cette race du *R. canina*. En diffère par
ses styles presque glabres et par ses sépales
étalés aussitôt après la floraison et persistant
parfois jusqu'à fin septembre. Cette persis-
tance des sépales couronnant le fruit donne au
buisson un aspect particulier de *R. glauca* au-
quel je n'hésiterais pas à le rattacher s'il avait
les stigmates en pompon laineux.

La mosaïque de ses caractères, ajoutée à
l'aspect vigoureux du buisson et à la teinte

vert foncé des folioles permettraient peut-être
de le considérer comme un métis des *R.*
glauca et *R. dumetorum* qui existent aux
abords de la station.

Je serais reconnaissant aux botanistes qui
trouveraient *R. dumetorum* à sépales relevés
et étalés de m'en faire part.

LAMBERT.

N° 32. — *Rosa semiglandulosa* Ripart, in
Déségl., Catal. n° 281 ; Roses centre n° 103 ;
Rosa Blondæana Ripart, forme *semiglandu-*
losa Rip. Déségl. l. c. ; *Rosa canina*, variété
semiglandulosa, Ry et C. Fl. de Fr. 6, p. 311.

Sect. *Canina*. — *H. scabrata*, Crépin. —
Groupe du *Rosa Blondæana*, Ripart.

« Pédoncules glabres ; styles glabres ou
« obscurément hérissés, divisions calicinales
« é glanduleuses en dessous », Rip. in Déségl.
« l. c. »

A. FÉLIX.

GÉOGRAPHIE BOTANIQUE

Rectification

Dans le n° 19 de janvier-février, p. 7, nous
avons publié un *Festuca* nouveau de la Lozère
sous le nom de *F. rubra* L. subsp. *micro-*
phylla SAINT-YVES. Ce dernier auteur nous
adresse, au sujet de cette nomenclature, la
mise au point suivante :

« J'ai considéré la plante dans ma descrip-
tion comme une variété du *F. rubra* L., ssp.
eu-rubra Hack., et je n'y puis absolument pas
voir une sous-espèce. Elle est exactement au
var. *commutata* Gaud. (*F. fallax* Thuill.) ce
que la var. *trichophylla* Gaud. est au var.
genuina Hack. En d'autres termes, les grou-
pes *microphylla* et *trichophylla* sont des races
à feuilles capillaires, l'une du var. *commu-*
tata, l'autre du vrai *genuina*, et le var. *tricho-*
phylla étant considéré comme une variété, le
groupe *microphylla* doit être traité sur le
même pied. »

H. COSTE.

Les *Centaurea pseudo-sphærocephala* Shuttle. et *Cen-*
taurea Isnardi All. ; leur rattachement au *Cen-*
taurea aspera L.

Avant de parler d'une prétendue « espèce »
établie, à Hyères (Var), par Shuttleworth :
Centaurea pseudo-sphærocephala (1), il con-
vient de présenter à mes honorés confrères le
professeur, peu connu, né et mort au XVIII^e
siècle, dont le nom reviendra à maintes repri-
ses au cours de la présente Note. Antoine

(1) Voir la diagnose, posthume, publiée pour la pre-
mière fois, dans le *Coup d'œil sur la Flore des envi-*
rons de Toulon et d'Hyères par Albert et Alfred
Reynier, Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques
de Draguignan, 1891. — Shuttleworth avait recueilli
les rameaux de son « *pseudo-sphærocephala* », très
parmi ceux de l'ubiquiste variété *auricularia* DC du
Centaurea aspera L. : « au bord du chemin au-des-
sus du château des Horts, à Hyères, le 1^{er} juin 1867 ».

Danty D'Isnard, originaire de Vence près Nice, docteur médecin, succéda, en 1708, à Tournefort, dans la chaire de botanique du Jardin du Roi. C'est à lui que fut dédié le genre *Isnardia*. L'herbier (100 cartons), conservé à Paris, au Muséum national, de ce prélinéen ne contient aucun exemplaire du *Centaurea* à propos duquel D'Isnard fit une brève communication à l'Académie des Sciences ; plus tard Linné inscrivit au *Species Plantarum*, éd. 1, 1753, p. 916, cette plante comme *Centaurea Isnardi* L. J'ajoute un détail pris dans *Les Centaurées des Alpes maritimes*, monographie, 1902, de M. John Briquet : « Linné ne connaissait le *Centaurea Isnardi* que par la phrase (2) et une mauvaise figure d'Isnard. »

I

Ce que j'ai écrit, pp. 34-36 du Bulletin de la Société Française pour l'Échange des Plantes, année 1920, touchant le *Centaurea aspera* L. variété *angustata* Ry, à petites calathides, fait comprendre la convenance, en vue de l'étude de la section *Seridia* DC, de séparer de l'*aspera* Type les individus distinguables par « foliis basi utrinque auriculatis amplexicaulibus », termes d'Alphonse De Candolle, *Prodromus Systematis Naturalis*, VI, 1837, p. 183 ; chez le Type, en effet, le caractère d'auriculation foliaire ne s'aperçoit que fort obscurément ou même pas du tout. Malgré cela, si le Prodrôme avait raison d'enregistrer, sous le nom de « variété *auricularia* », l'écart morphologique du *C. aspera* L. où les feuilles amplexicaules apparaissent bien plus nettement auriculées que chez le Type, De Candolle fut répréhensible de ne pas pousser plus loin l'analyse de sa plante. Des observateurs venus après lui ont heureusement réparé la lacune : en sus des pieds d'*auricularia* à calathides de grosseur moyenne, il y a lieu de tenir compte de certains sujets de cette variété : 1° n'étant plus jeunes ; 2° rendus vigoureux par une racine mieux nourrie ; 3° croissant en des endroits ensoleillés et chauds ; 4° montrant, à côté de rameaux où les calathides sont de grosseur moyenne, d'autres rameaux pourvus d'un nombre variable de calathides presque du double comme largeur et hauteur, avec parfois (ainsi que j'ai été le premier à le faire remarquer) 7 spinules au lieu des 5 que porte normalement chaque écaille périclinale. Pour ces portions raméales de certains individus de l'*auricularia*, Shuttleworth, médecin anglais, botaniste fixé à Hyères il y a un demi-siècle, *oculatissimus indagator* sans doute, mais enclin à trop multiplier les espèces, forgea le binôme : « *Centaurea pseudo-sphaerocephala* » motivé par « ... folia inferiora et

(2) M. Briquet ne reproduisant pas cette phrase à la mode baubinienne, la voici dans toute sa regrettable obscurité : « *Calcitrapoides procumbens*, *Cichoriifolio*, *flore purpurascens*. In Europâ australi. [Danty D'Isnard, Act. Acad. Par., 1719, p. 164, figure à la planche 9.] ».

sapè suprema *auricularia*, quo caractere ad *Centauream sphaerocephalam* L. (1) accedit. »

II

En dépit du rapprochement par Shuttleworth de la Centaurée à tête ronde et de l'*auricularia* decandolléen, il est visible que nous avons affaire à cet *auricularia* quand il montre, sur une ou plusieurs tiges s'élevant du collet de la racine, des RAMEAUX LUXURIANTS ; puisque le « *pseudo-sphaerocephala* » à calathides grandes, avec parfois 7 spinules à quelques-unes (pas toutes !) des écailles périclinales, n'apparaît jamais qu'en compagnie d'autres tiges à calathides de grosseur moyenne munies (sans exception) de 5 spinules. Curieux écarts, mais rien de plus, de la structure habituelle chez la variété du Prodrôme. C'est pourquoi l'exagération taxonomique du botaniste hyérois (qui établissait son hyperbolique « espèce » sur des rameaux habilement triés) nous amène à un rattachement davantage instructif :

Grenier et Godron, *Flore de France*, t. II, 1852, p. 259, ont introduit, à la synonymie du *Centaurea aspera* L., la plante qu'Allioni, *Flora Pedemontana*, appela « *Centaurea Isnardi* » ; ils se sont basés sur cette conjecture : la Centaurée du botaniste piémontais ne peut manquer d'avoir des feuilles identiques à celles du *C. aspera*, où elles sont souvent « auriculées ». A partir de Grenier et Godron s'ouvre ainsi la bonne voie de classement systématique : le « *pseudo-sphaerocephala* » de Shuttleworth, qui se montre sur des pieds à « folia *auricularia* », ne saurait être distinct du « *Centaurea Isnardi* » allionien indiqué « in vineis et arenosis circa *Nicæam* ».

Il est vrai, notre surprise est extrême, au premier abord, quand nous considérons qu'aucun des herborisateurs nos contemporains dans le Sud-Est franco-ligurien, depuis l'annonce, par A. De Candolle, de l'existence « in agro *nicæensi* [Prodrôme] » de sa variété « foliis *auriculatis amplexicaulibus* », n'a signalé la perpétuation, dans les Alpes-Maritimes et la Riviera, de la plante du floriste de Turin, à qui étaient connus les deux mots « foliis *sub-amplexicaulibus* » par lesquels Linné appela l'attention publique sur la Centaurée de Danty D'Isnard. Forcément, Allioni a dû concevoir son « *Centaurea Isnardi* » niçois d'après des feuilles plus ou moins auriculées-amplexicaules ; s'il ne les avait pas jugées telles, n'aurait-il pas étiqueté la plante de « *circa Nicæam* » tout simplement : *Centaurea aspera* L. !

(1) M. Briquet, *op. cit.*, dit que, dans toute l'aire géographique, le *Centaurea Seridis* L. var. *sonchifolia* (L.) Br. a toujours, au plus, 5-7 épines à chaque écaille périclinale ; c'est donc avec ce *sonchifolia* que la Centaurée de Shuttleworth serait surtout affine, d'autant plus que la forme des épines, peu piquantes (spinules) est presque semblable ; au contraire, les appendices épineux du *C. sphaerocephala* L., au nombre de 7-10 et même 11, sont assez vulnérants.

Malgré leur tort en apparence, les herborisateurs d'aujourd'hui franco-liguriens sont excusables, on va le comprendre : Afin de motiver la tergiversation à admettre le bon droit de l'auteur du *Flora Pedemoniana* d'appeler « *Centaurea Isnardi* » la plante de « *circa Nicæam* », ils invoquent un livre didactique, certes non dépourvu de réel mérite ; après lecture du passage afférent, ils se sont ralliés au rapport du compulseur de l'herbier turinois : les exsiccata nommés par Allioni « *Centaurea Isnardi* » appartiennent — prétend le livre en question — « tous » au *Centaurea aspera* L. « TYPE », la « variété *auricularia* » étant non avenue par suite de l'adoption de la bizarre vue systématique de Willkomm, *Prodromus Floræ Hispanicæ*, où amalgame est opéré, chez la « *varietas genuina* », des individus à feuilles atténuées à leur base et de ceux (précisément séparables, d'après moi !) à feuilles auriculées !! Selon pareil a priori doctrinal, si un herborisateur à idée préconçue supprime du tapis végétal niçois la variété *auricularia* de De Candolle, en l'englobant dans le Type de l'espèce *C. aspera*, ne s'interdit-il pas, *ipso facto*, le moyen de discerner cette plante decandolléenne qui est le nœud de l'imbroglio créé par le susdit livre ?

Appel étant fait à la bonne foi de ces botanistes franco-liguriens, ils ne contesteront pas, en face des pieds de la variété *auricularia* croissant dans de certaines conditions favorables, la présence des rameaux luxuriants ci-dessus sortis de l'ombre. Et, pour légitimer la combinaison *Centaurea aspera* L. variété *auricularia* DC sous-variété *Isnardi* (Allioni) Reynier, le moyen sera facile : soumettre à un nouveau contrôle les exsiccata du floriste piémontais. Immanquablement on y apercevra, sinon le « *pseudo-sphærocephala* » de Shuttleworth, du moins l'*auricularia* decandolléenne. Or la conformation foliaire de celui-là comme de celui-ci correspond à l'expression linnéenne de « *foliis subamplexicaulibus* » pour la diagnose du *Centaurea Isnardi* dans le *Species Plantarum*; expression ayant conduit Allioni à l'emploi de ce binôme, au lieu de celui de *Centaurea aspera*. L'inexistence, dans l'herbier de Turin, d'un rameau luxuriant « *pseudo-sphærocephala* » ne prohiberait, au surplus, d'aucune manière, ma formule sous-variété *Isnardi*, du moment que, sur toute la Côte d'Azur et « in vineis et arenosis circa Nicæam », la plante à feuilles auriculées sera rencontrée, combien de fois ! embellie par quelque une des tiges qui frappèrent le regard de Shuttleworth bon observateur.

(A suivre).

ALFRED REYNIER.

Supplément de la Florule du Val d'Aran

par M. l'abbé H. COSTE

Sous le titre de *Florule du Val d'Aran*, j'ai publié en 1913 le catalogue des plantes croissant spontanément dans le bassin supérieur de la Garonne jusqu'à son confluent avec la

Pique, à l'entrée de la vallée de Luchon. L'année précédente, l'*Académie de Géographie botanique*, son directeur le très regretté Mgr Léveillé en tête, avait parcouru en tous sens cette riche contrée, et cette étude imprimée dans son Bulletin tenait lieu de compte-rendu de la session extraordinaire. Le nombre des végétaux qui y sont catalogués est de 1431, sans parler des nombreuses espèces ou formes de *Rubus* et d'*Hieracium* publiés dans une Note séparée par un savant spécialiste, le non moins regretté M. Sudre.

Neuf années se sont écoulées depuis, années terribles qui ont vu se dérouler les plus graves événements dont l'Histoire fasse mention. Pendant cette longue période, il ne nous a pas été possible de compléter et de perfectionner notre étude. Avec M. l'abbé Soulié, nous avions résolu de retourner au Val d'Aran pour y fouiller encore certains coins peu connus, assurés d'y rencontrer bien des nouveautés. Mais la guerre d'abord et ensuite une longue et grave maladie de mon collaborateur nous ont empêchés de réaliser notre projet.

Heureusement les botanistes du pays ont bien voulu, à mon instigation, continuer notre œuvre. Malgré son âge avancé, M. l'abbé Jourtau, curé de Fos, n'a pas cessé de parcourir pendant la belle saison les hautes et après montagnes qui entourent sa résidence. Il a pris la peine de cueillir à notre intention et de m'adresser régulièrement pendant neuf ans des échantillons de toutes les plantes qui lui ont paru intéressantes. De leur côté, les Frères des Ecoles chrétiennes du Pensionnat de Lés, qui avaient été nos guides en 1912 dans le pays d'Aran, ne sont pas restés inactifs. Dès son retour du front, où il a vaillamment accompli son devoir, l'intrépide frère Xavier n'a pas hésité à reprendre sa boîte et son cartable et à consacrer à la recherche des fleurs les rares loisirs que lui laissent ses fonctions de professeur. Par la communication de notes intéressantes et d'échantillons variés, il a enrichi mon catalogue de nombreuses espèces qui n'y figuraient pas.

En compulsant moi-même les écrits de quelques vieux auteurs, j'ai pu ajouter encore quelques noms à ma Florule. J'ai trouvé de bonnes indications dans la correspondance de Loret, l'auteur estimé de la *Flora de Montpellier*, qui avait jadis séjourné à Saint-Béat et connu le botaniste Marchand, et surtout dans les quatre volumes du *Flora pyrenæa* de Bubani, le célèbre botaniste italien qui a, pendant 40 ans, parcouru toute la chaîne pyrénéenne. Mais c'est en vain que j'ai essayé de nouveau de mettre à profit l'*Histoire abrégée* de Lapeyrouse, qui signale à Saint-Béat et aux environs plus de cent plantes exotiques ou étrangères à la région. Ces indications, qui ont dérouté bien des botanistes pendant d'un siècle, sont tout à fait fantaisistes, et Bubani, dans son grand ouvrage, a jugé à propos de nous en donner l'explication. Nous lisons, en effet, dans le *Flora pyrenæa* (t. II,

p. 277) : « Præ alijs Pyrenæorum locis ad Saint-Beat, vel ad vicina loca se convertit Lapeyrouse, ut exoticas stirpes ceu pyrenæas venditaret, Locum unde mulierem duxit ita fallaciter celebravit. »

Quoiqu'il en soit, les herborisations de mes collaborateurs et mes propres recherches dans les livres, ont enrichi ma Florule d'une centaine d'espèces qui n'y figuraient pas, ce qui porte à 1.600 environ le chiffre total des plantes vasculaires de la circonscription du Val d'Aran. De plus, de nombreuses espèces indiquées comme plus ou moins rares dans mon premier travail ont été découvertes dans de nouvelles localités. Je me suis décidé à faire connaître les unes et les autres dans ce *Supplément*, afin que ces indications puissent être de quelque profit pour la science, persuadé que je n'aurai plus l'occasion d'herboriser dans ce coin des Pyrénées, mon état de santé m'interdisant désormais les excursions lointaines.

Comme dans ma Florule je cite pour chaque plante, après sa localité, le nom de son inventeur (J. = abbé Jourtau, fr. X. = frère Xavier), et le signe ! qui termine la citation signifie que j'ai vérifié moi-même sa détermination.

1. — *Ranunculus hederaceus* L. — RR. Chemin marécageux près de Clèdes (fr. X.) !
- 1 bis. — *aquatilis* L. — R. Etang de Spust à Chaum (J.) !
- 10 bis. — *Lingua* L. — RR. Saint-Béat (Lap., Benth., Gren. et Godr.). Se retrouve en aval du Val d'Aran dans l'étang de Barbazan.
- 11 bis. — *auricomus* L. — RR. Pâturages du Pla de Béret vers 1.830 m. (fr. X.) !
- 15 bis. — *tuberosus* Lap. — RR. Pic de Gar (Marchand, sec. Timbal-Lagr. et Loret).
18. — *Adonis autumnalis* L. — RR. Arrès (fr. X.).
26. — *Anemone vernalis* L. — RR. Pâturages du Pla de Béret (Soulié).

BIBLIOGRAPHIE

Docteur R. WEITZ. — *Les Lycium européens et exotiques ; recherches historiques, botaniques, chimiques et pharmacologiques*, in-8°, 200 p. ; prix : 15 francs. — Vigot frères, édit., Paris, 1922.

Dans ce travail, qui récapitule toutes nos connaissances sur le genre *Lycium*, l'auteur a surtout recherché quel intérêt certaines de ces plantes peuvent présenter pour la matière médicale.

Les espèces actuellement connues sont au nombre d'environ 200, dont deux seulement : *L. vulgare* Dun. (= *L. barbarum* L.) et *L. chinense* Mill., originaires de l'Asie, se sont propagées jusque dans la flore parisienne. En outre, on rencontre en certains points de la région méditerranéenne *L. europæum* L. (= *mediterraneum* Dun.), *L. arabicum* Schwf.,

L. intricatum Boiss., *L. afrum* L., *L. halophyllum* Welw. et *L. siculum* Ucria.

Toute une série d'espèces est due à Dammer, qui étudia les Solanacées de la région Argentine ainsi que celles de l'Afrique tropicale, et décrivit ainsi plus de 30 nouveaux *Lycium*.

M. Weitz rappelle, d'après Dioscoride et divers pharmacologues, les caractères et les nombreux usages du « lycion de Cappadoce » et du « lycion indien », médicaments de consistance épaisse ou ferme, jadis utilisés dans toutes sortes d'affections ; leur origine botanique a d'ailleurs pu varier selon les époques et selon les contrées.

Après la définition du genre et la description de dix des principales espèces, l'auteur expose la division des *Lycium* en sections, etc., et reproduit les classifications d'Endlicher (1840), de Dunal (1852), de Miers (1857) et de Terracciano (1891).

Une étude anatomique détaillée révèle les particularités du *L. vulgare*, du *L. chinense* et de quelques échantillons provenant de divers jardins botaniques. Chez ces deux espèces acclimatées, les fibres pérycycloïques sont presque toujours absentes ; le périclyme est d'origine profonde, dans la tige aussi bien que dans la racine ; l'oxalate de calcium est en sable microcristallin. L'aspect des poils glanduleux est le même dans diverses espèces européennes ; au contraire, ceux du *L. chilense* Bert. sont nettement différents, et le *L. Grevilleanum* Gill. (de l'Argentine) porte des poils tecteurs très gros et ramifiés, tout à fait caractéristiques. L'auteur signale aussi la présence fréquente de pièces surnuméraires dans les verticilles floraux du *L. vulgare* et dans la corolle de quelques autres Solanacées.

L'analyse chimique a montré qu'il existe dans la plante fraîche environ 1 p. 1.000 de lycine (ou bêtaïne) ; le saccharose a été dosé dans les organes chlorophylliens, ainsi que le sucre réducteur ; le fruit renferme jusqu'à 8% de ce dernier. La recherche biochimique n'a décelé la présence d'aucun glucoside. Les sels minéraux sont assez abondants, ceux de calcium en particulier.

Un important chapitre est consacré à l'étude de la toxicité du *Lycium vulgare* et de son action pharmacodynamique sur les animaux de laboratoire. On a constaté en particulier que l'extrait de cette plante, en injection intraveineuse, possède une action hypotensive assez nette, puis, à dose plus forte, provoque la paralysie du nerf pneumogastrique. Ces essais physiologiques semblent indiquer que la plante renferme, en petite proportion, une base organique active, en dehors de la bêtaïne.

L'ouvrage comporte un nombre suffisant de planches et de figures, la reproduction des tracés obtenus au cours des expériences, enfin un index bibliographique documenté et complet.

Le Directeur-Gérant du *Monde des Plantes* : CH. DUFFOUR.

Agén. — Imprimerie Moderne, 43, rue Voltaire.